Malraux : « Le musée est un des lieux qui donnent la plus haute idée de l'homme »

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09
Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. Le musée donne l'idée d'un homme créateur qui triomphe du temps ; mais il arrache les œuvres à la vie qui les a produites, et il cache la barbarie qui les accompagne. L'art donne-t-il la plus haute idée de l'homme, ou seulement l'idée la plus flatteuse ?

- I. Le musée donne une haute idée de l'homme : il montre ce que l'homme fait de plus que survivre.
  1. L'homme est le vivant qui laisse des œuvres.
  2. Une ville sans armée dresse ses statues contre les bombardiers.
  3. D'une humanité disparue, ce qui reste et qui prouve, c'est un objet.
- II. Mais le musée donne une idée, pas l'homme : il endort, il dispense de voir, et il peut tourner à vide.
  1. L'art console, et le musée est le lieu où la civilisation se regarde sans ses crimes.
  2. Orphée chantait encore quand la peste est montée sur scène.
  3. Un musée sans visiteur n'est qu'un entrepôt.
- III. Le musée donne la plus haute idée de l'homme à condition d'être un lieu où l'on comprend, non un lieu où l'on adore.
  1. Conserver n'est pas comprendre.
  2. La plus haute idée de l'homme, c'est l'homme qui recommence sa phrase.
  3. Le musée montre un homme qui n'a pas fini.

Introduction

Accroche. Pour Cassirer, l'histoire de l'humanité est d'abord un « livre clos » : les hommes agissent sans saisir le sens de ce qu'ils font, et ce sont les historiens qui, après coup, leur rendent ce sens (*L'Idée de l'histoire*, cours). Un musée est exactement cela : un livre d'œuvres qui ne parle pas de lui-même. Il donne la plus haute idée de l'homme, ou aucune, selon qu'on sait le lire.

Analyse des termes. La formule est attribuée à Malraux ; sa source exacte (*Les Voix du silence*, 1951, probablement) n'est pas vérifiée. « Le musée » : le lieu où des œuvres, arrachées à leur usage d'origine (religieux, politique, décoratif), sont rassemblées pour être regardées ; pour Malraux, ce rassemblement est une invention moderne qui transforme les objets en art. « La plus haute idée de l'homme » : « idée » dit une représentation, non l'homme lui-même ; « haute » dit une dignité. « De l'homme » : l'homme comme créateur, c'est-à-dire l'humanité au sens de la qualité (ce que l'homme fait de plus que vivre) et du collectif (toutes les civilisations réunies). Le piège : l'éloge naïf de la culture, que Freud interdit, et l'oubli que le musée donne une idée, pas une rencontre.

Problématique. Le musée donne l'idée d'un homme créateur qui triomphe du temps et de la mort par ses œuvres ; mais il arrache ces œuvres à la vie qui les a produites, et il cache la barbarie qui les accompagne et parfois les finance. L'art donne-t-il la plus haute idée de l'homme, ou seulement l'idée la plus flatteuse, celle que l'homme aime se donner de lui-même en oubliant le reste ?

Annonce. Nous verrons d'abord que le musée donne une haute idée de l'homme, parce qu'il montre ce que l'homme fait de plus que survivre (I). Nous montrerons ensuite qu'il donne une

idée et non l'homme, et que cette idée endort, dispense de voir et peut tourner à vide (II). Nous verrons enfin qu'il ne donne la plus haute idée de l'homme qu'à condition d'être un lieu où l'on comprend, et non un lieu où l'on adore (III).

I. Le musée donne une haute idée de l'homme : il montre ce que l'homme fait de plus que survivre

I.1 L'homme est le vivant qui laisse des œuvres

Thèse

Un animal laisse des traces ; un homme laisse des objets qui disent quelque chose de lui et que d'autres hommes peuvent comprendre. Le musée, qui les rassemble, donne de lui l'idée la plus propre : un être qui fait.

À définir. Une œuvre est ce que l'homme fait et qui lui survit ; Vico (cours) en tire un principe : on connaît ce qu'on a fait.

Explication. Un terrier ne dit rien du renard ; une poterie dit tout d'un peuple : ce qu'il mangeait, ce qu'il croyait, ce qu'il trouvait beau. Le musée est le lieu où ces objets, rassemblés, composent le portrait de l'espèce par ce qu'elle a fait. Et le besoin de garder, de ranger, de mettre en vitrine est si profond qu'un homme seul le pratique encore.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre III, p. 45 et p. 66. Robinson, seul sur son île, construit une maison qu'il appelle « musée de l'humain », et où il n'entre qu'en habit, rasé et chaussé ; il y conserve les reliques du naufrage. Il tient un journal, et il décrit l'écriture comme « cet acte sacré ». Le premier geste de l'homme seul pour rester homme est de se faire un musée : conserver des formes.

Deuxième référence. Vico, *La Science nouvelle* (1725, cours) : « on ne peut connaître parfaitement que ce dont on est l'auteur » ; les hommes peuvent comprendre leur histoire parce qu'ils l'ont faite, lois, langues, mythes, œuvres. Vico ajoute à Tournier le principe : si l'homme se connaît par ses œuvres, le musée est le lieu de cette connaissance.

Phrase choc. Robinson a construit un musée avant d'avoir un visiteur.

Transition. Garder des œuvres, c'est déjà une haute idée de l'homme. Mais l'idée monte encore quand les œuvres sont tout ce qu'on peut opposer à la force. ### I.2 Une ville sans armée dresse ses statues contre les bombardiers

Thèse

Face à la force, l'art est ce que l'homme oppose de plus haut : une ville sans armée dresse ses œuvres contre l'envahisseur, et cette opposition donne de l'homme une idée que la force ne donne pas.

Explication. La hauteur de l'idée se mesure à ce qu'elle refuse. L'art est le contraire de la destruction ; dans une époque de destruction, exposer des œuvres est un acte. Le musée donne alors une idée de l'homme non comme puissance mais comme ce qui, désarmé, continue de créer et de montrer.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre I. Lisbonne, en décembre 1940, au milieu d'une Europe en guerre : le Portugal, sans armée, organise une exposition et oppose à l'envahisseur ses merveilles, ses poètes, ses navigateurs de pierre ; « Oserait-on l'écraser dans son culte de l'art ? ». Saint-Exupéry est ému par cette ville qui se fait musée pour tenir tête à la barbarie, et il en voit la fragilité : « On jouait au bonheur, à Lisbonne, afin que Dieu voulût bien y croire. »

Deuxième référence. Camus, *La Peste*, IV, 1 : l'Opéra d'Oran continue de jouer *Orphée et Eurydice* pendant toute l'épidémie, et le narrateur note : « L'habit chassait la peste. » Camus ajoute une autre

forme de résistance par l'art, et déjà son ambiguïté, qu'on retrouvera.

Phrase choc. Une ville sans armée dresse ses statues contre les bombardiers.

Transition. L'art résiste à la force. Il fait plus : il témoigne. Quand les hommes ont disparu, c'est l'œuvre qui prouve qu'ils ont existé, et qu'ils étaient des hommes. ### I.3 D'une humanité disparue, ce qui reste et qui prouve, c'est un objet

Thèse

L'art est le signe le plus sûr qu'il y a eu des hommes : là où l'on trouve une œuvre, on sait qu'il y a eu une civilisation. Le musée est le registre de cette preuve.

Explication. On peut douter des ossements, des outils, des traces : des animaux aussi laissent des os et des terriers. Une œuvre ne se discute pas, parce qu'elle n'a aucune utilité, et qu'elle n'a donc pu être faite que par un être qui voulait dire quelque chose. L'art est l'indice le plus sûr de la culture, et le musée rassemble les indices.

Corroboration. Boulle, *La Planète des singes*, III, 3. Cornélius, le chimpanzé archéologue, fouille une cité ensevelie vieille de dix mille ans et en tire une poupée : une poupée humaine, habillée, qui dit « pa-pa » quand on la presse. C'est la seule preuve qu'une humanité a régné sur Soror avant les singes ; d'une civilisation entière, ce qui reste et qui prouve, c'est un jouet.

Deuxième référence. Freud, *Malaise dans la civilisation*, III, § 10-11 : parmi les traits d'une civilisation, Freud compte le soin accordé à ce qui est inutile et beau, et tient l'art pour l'indice le plus sûr de la culture. Freud, le moins porté à l'éloge, ajoute à Boulle le critère : l'inutile est la marque de l'humain.

Phrase choc. D'une humanité disparue, ce qui reste et qui prouve, c'est un jouet.

Transition. Créateur, résistant, prouvé par ses œuvres : le musée donne bien une haute idée de l'homme. Mais une idée n'est pas l'homme, et c'est précisément ce que le musée risque de faire oublier.

II. Mais le musée donne une idée, pas l'homme : il endort, il dispense de voir, et il peut tourner à vide

II.1 L'art console, et le musée est le lieu où la civilisation se regarde sans ses crimes

Thèse

L'art adoucit la souffrance sans la guérir ; le musée, en isolant la beauté, donne une idée de l'homme qui endort ce que l'homme a aussi de destructeur.

À définir. Freud appelle « narcose » un engourdissement, un sédatif : l'une des techniques du bonheur, qui adoucit sans guérir.

Explication. Freud range la jouissance de l'art parmi les sédatifs dont la vie a besoin : elle détourne de la souffrance, elle ne supprime pas ce qui la cause. Le musée est le temple de ce sédatif. L'idée de l'homme qu'il donne n'est donc pas fausse ; elle est partielle. Les mêmes civilisations qui ont rempli les musées ont rempli des camps, et le musée ne le montre pas.

Corroboration. Freud, *Malaise*, II, § 3 et § 12, et VI. La vie est trop dure pour être supportée sans « sédatifs » ; la jouissance des œuvres d'art procure une « légère narcose », incapable de nous protéger durablement contre la souffrance réelle. Et la civilisation qui produit les œuvres coexiste avec la pulsion de mort. Freud juge l'art exactement à sa place : indice de culture (I.3) et consolation (II.1), jamais vérité.

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, chapitre XI, p. 240-245 : l'équipage du *Whitebird*, civilisé, rapace, et Joseph, le second, « intelligence » technique et cruauté envers l'enfant qu'il fouette.

Tournier ajoute à Freud l'image : la civilisation qui remplit les musées est aussi celle qui fouette un mousse.

Phrase choc. Le musée est l'endroit où la civilisation se regarde sans ses crimes.

Transition. Consoler n'est pas le pire. Le pire est que l'idée de l'homme, parce qu'elle est belle, dispense de regarder les hommes. Le musée peut devenir un refuge, et le refuge un déni. ### II.2 Orphée chantait encore quand la peste est montée sur scène

Thèse

Ce que le musée donne est une idée ; or l'humanité ne se joue pas dans les idées mais dans des hommes réels, exposés, que l'art peut aider à ne pas voir.

Explication. La « plus haute idée de l'homme » reste une idée, et l'idée a ceci de dangereux qu'elle dispense de regarder les hommes. On peut aimer l'humanité dans ses chefs-d'œuvre et ne pas voir mourir son voisin. L'art peut être un refuge contre le réel, et le refuge tient jusqu'au jour où le réel entre.

Corroboration. Camus, *La Peste*, II, 9 et IV, 1. Rieux à Rambert : « L'homme n'est pas une idée. » Et la scène de l'Opéra : on joue *Orphée* depuis des mois ; les spectateurs en habit se rassurent ; puis, un soir, le chanteur qui joue Orphée s'effondre en scène, mort de la peste, et le public s'enfuit. L'art tenait la peste à distance jusqu'à ce qu'elle monte sur scène. Camus met en scène l'art comme déni collectif, et sa fin brutale.

Deuxième référence. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre I : les exilés d'Estoril qui « jouaient encore à être quelqu'un », et Lisbonne qui « jouait au bonheur ». Saint-Exupéry ajoute que le culte de l'art lui-même peut être un jeu de revenants, quand il ne tient plus à rien de vivant.

Phrase choc. Orphée chantait encore quand la peste est montée sur scène.

Transition. L'art endort et dispense de voir. Mais il y a une troisième manière pour le musée de trahir l'homme : exister sans personne. Une œuvre sans regard redevient une chose. ### II.3 Un musée sans visiteur n'est qu'un entrepôt

Thèse

Une œuvre ne donne une idée de l'homme qu'à un homme ; conservée sans personne pour la comprendre, elle n'est plus qu'un objet, et le musée une machine qui tourne à vide.

Explication. La hauteur de l'idée dépend d'un regard. Les objets humains, sans regard humain, redeviennent des choses ; le passé conservé sans personne pour s'en souvenir est un désert. Le musée ne vaut donc pas par ce qu'il contient mais par ce qu'il transmet, et il peut cesser de transmettre.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre III, p. 55, et VI, p. 124 et 140. Le passé de Robinson devient un « musée désert » ; chacun de ses travaux « était un appel lancé vers quelqu'un et demeurait sans réponse » ; et l'île administrée, avec sa maison-musée, ses lois et ses greniers, est « une énorme machine tournant à vide ». Le musée de l'humain construit en I.1 se révèle, sans visiteur, un entrepôt : l'idée de l'homme exige un homme pour la recevoir.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, III, 4 : la civilisation des singes conserve et imite sans comprendre ; elle n'a rien inventé depuis dix mille ans. Boulle ajoute qu'un musée peut être plein et mort.

Phrase choc. Un musée sans personne pour y entrer n'est qu'un entrepôt de l'humain.

Transition. Idée consolante, idée qui dispense de voir, idée sans destinataire : le musée peut trahir ce qu'il célèbre. Il ne donne la plus haute idée de l'homme qu'à une condition, qui concerne la manière de le fréquenter.

III. Le musée donne la plus haute idée de l'homme à condition d'être un lieu où l'on comprend, non un lieu où l'on adore

III.1 Conserver n'est pas comprendre

Thèse

Le musée donne une haute idée de l'homme quand on y retrouve des vies, des gestes, des questions, et non des objets sacrés ; comprendre une œuvre, c'est comprendre un homme.

À définir. Comprendre (Dilthey) : saisir de l'intérieur le vécu dont l'œuvre est l'expression ; à distinguer de contempler ou d'expliquer.

Explication. Le musée comme lieu d'adoration donne une idée haute mais morte. Le musée comme lieu de compréhension rend les hommes passés présents, parce qu'on y reconnaît ce qu'ils ont voulu, craint, espéré. La différence tient au visiteur : copie-t-il, ou comprend-il ? Une civilisation qui conserve sans comprendre finit par imiter sans penser.

Corroboration. Dilthey, *Introduction aux sciences de l'esprit* (cours) : le vécu (*Erlebnis*) s'objective dans des expressions (*Ausdruck*), gestes, écrits, « œuvres d'art », institutions ; et la compréhension (*Verstehen*) remonte de l'expression au vécu qui l'a produite. Une œuvre est l'expression d'une vie ; le musée est un lieu scientifique au sens de Dilthey si on y pratique cette remontée. Cassirer (cours) le complète : l'histoire est un « livre clos », et c'est le travail d'interprétation qui rend à l'humanité le sens de ce qu'elle a fait.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, III, 4 : la civilisation des singes a tout conservé de la nôtre, et n'y comprend rien ; ses institutions sont des « réflexes conditionnés ». Boulle ajoute l'image négative : un musée qui conserve sans comprendre est une singerie.

Phrase choc. Conserver n'est pas comprendre ; un musée peut être une singerie.

Transition. Comprendre les œuvres, c'est comprendre des hommes. Mais alors ce qui est haut dans l'art n'est peut-être pas l'œuvre achevée dans sa vitrine ; c'est le geste de l'homme qui la fait. ### III.2 La plus haute idée de l'homme, c'est l'homme qui recommence sa phrase

Thèse

Ce qui est haut dans l'art n'est pas le chef-d'œuvre mais l'obstination de celui qui fait ; la plus haute idée de l'homme n'est pas dans la vitrine, elle est dans l'atelier.

Explication. Le musée expose des résultats. Mais l'humanité se joue dans le geste de faire, et surtout de refaire. Un homme qui recommence une phrase pendant des années, sans talent et sans public, donne une idée de l'homme plus haute que la toile la plus célèbre, parce qu'il montre ce que l'art est pour l'homme : une manière de tenir.

Corroboration. Camus, *La Peste*, II, 4, II, 9 et V, 5. Joseph Grand, employé de mairie, récrit depuis des années la première phrase de son livre, celle de l'amazone du Bois de Boulogne ; pendant la peste, il explique que ça consiste « à recommencer » ; malade, il fait brûler son manuscrit ; guéri, il recommence, en supprimant « tous les adjectifs ». Camus place l'idée la plus haute de l'homme dans l'œuvre la plus dérisoire, et dans le recommencement plutôt que dans le résultat.

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, chapitre III, p. 45, et IX : le *log-book*, « cet acte sacré : écrire », repris après l'explosion avec les plumes que Vendredi lui apporte. Tournier ajoute que l'écriture, chez Robinson aussi, est moins une œuvre qu'un geste pour rester homme. Yourcenar (cours) le confirme à sa manière : Hadrien, écrivant ses mémoires, ne cherche pas un chef-d'œuvre mais à mettre de la cohérence dans le désordre d'une vie.

Phrase choc. La plus haute idée de l'homme n'est pas le chef-d'œuvre, c'est l'homme qui recommence sa phrase.

Transition. Si la hauteur de l'homme est dans le geste de faire, alors le musée ne montre pas un homme achevé. Il montre un pouvoir, et ce pouvoir n'a pas de fin. ### III.3 Le musée montre un homme qui n'a pas fini

Thèse

Si le musée donne la plus haute idée de l'homme, c'est parce qu'il ne montre pas un homme achevé mais un pouvoir, celui de transformer le monde et soi-même, dont chaque œuvre est une trace et aucune la fin.

Explication. La hauteur de l'homme ne tient pas à ce qu'il a fait mais à ce qu'il peut faire encore : l'art est la preuve d'une capacité, non l'inventaire d'un résultat. Un musée bien fréquenté ne donne pas l'idée d'une humanité accomplie ; il donne l'idée d'une humanité inachevée, et c'est la plus haute, parce qu'elle oblige.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre V : le « pouvoir essentiel » de l'homme, c'est « de transformer et le monde et soi-même » ; « notre ascension n'est pas achevée » ; et « L'ordre pour l'ordre » châtre ce pouvoir. L'idée la plus haute de l'homme y est un pouvoir et non une possession, et l'œuvre figée (l'ordre) en est la négation.

Deuxième référence. Sophocle, *Antigone* (cours) : l'homme est la grande merveille du monde parce qu'il franchit des limites « que l'on croyait infranchissables » ; mais sa seule limite réelle est la mort, qu'Antigone honore par un rite au lieu de vouloir la vaincre. Sophocle ajoute à Saint-Exupéry la mesure : le musée montre un homme qui n'a pas fini, et qui finira. Petit plus hors programme : Michel-Ange, les *Esclaves* inachevés (Galerie de l'Académie, Florence), exposés dans la même salle que le *David* achevé ; le musée y montre les deux idées de l'homme, et la plus haute n'est peut-être pas celle qu'on croit.

Phrase choc. Le musée ne montre pas l'homme achevé ; il montre un homme qui n'a pas fini.

Objection anticipée

Freud lui-même réduit l'art à une satisfaction de remplacement, une narcose : comment en faire la plus haute idée de l'homme ? Réponse : l'origine d'une chose ne décide pas de sa valeur (Freud, qui explique l'origine de la morale par l'agressivité retournée, ne la supprime pas), et Freud tient l'art pour l'indice le plus sûr de la culture. La narcose est ce que l'art fait au spectateur passif ; la compréhension (Dilthey, Cassirer, cours) est ce qu'il fait au visiteur qui y reconnaît des hommes.

Sources : Colle Bonnin (recueil, sujet 9), citation (source non vérifiée).